

Moebius

Les yeux fertiles

Éloge de la marche
Numéro 116, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/14085ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2008). Les yeux fertiles. *Moebius*, (116), 157–161.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

CHARLOTTE MELANÇON

La prison magique

(Prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec)

Éditions du Noroît, 2006, 200 p.

Alors je me soumetts à la loi, celle du désir.

Je me plie à la règle, celle du cri contre le vide.

Égarée au fond du bois, je m'enfonce dans la profondeur de l'être.

Carole Massé

Désormais considérée comme l'un des plus grands auteurs de langue anglaise, Emily Dickinson (1830-1886), la «nonne d'Amherst», dont la grandeur de l'œuvre n'a d'égal que la profondeur du mystère, fut de ces poètes dont le travail s'est sans cesse articulé tout entier à même une solitude proche du néant ; silence et absence de celle qui ne s'éloigna de la petite ville d'Amherst, Massachusetts, que pour passer une année au collège de Mount Holyoke à South Hadley ou lors de rares séjours à Washington ou à Boston et qui, par l'entremise d'une correspondance passionnée, a peu à peu bâti, tout en lisant la Bible, Shakespeare et Dickens, ou encore Emerson, Hawthorne et Melville, une œuvre forte de 1 785 poèmes et de milliers de lettres dont 1 200 nous seront parvenues.

L'essayiste Claire Malroux, qui a consacré un ouvrage magnifique à la poète de cette petite communauté puritaine de la Nouvelle-Angleterre, *Chambre avec vue sur l'éternité* (Gallimard, 2005), aime à penser, pour définir l'œuvre autant que l'être en robe blanche, à une île entourée d'un désert. Silence sur solitude, solitude sur silence. Effacement. D'autant plus que, selon Adrienne Rich, «le génie se connaît toujours lui-même : Dickinson a choisi sa réclusion parce qu'elle savait ce qui lui convenait».

Charlotte Melançon affirme quant à elle, dans *La prison magique*, un recueil de quatre essais sur Dickinson qui, dans les lettres francophones, est sans doute l'essai qui se rapproche le plus de l'essence même de l'œuvre, que «l'éloignement physique entraîne un mode différent de présence, lumière tout intérieure que le passage du temps, loin d'affaiblir, ravive sans cesse». Emily Dickinson échappe aux lieux et au temps mais jamais à l'essence de la vie et à la poésie de l'existence,

à la mélancolie. Elle crée son espace, elle crée son temps qui métamorphosent une lumière silencieuse en une parole universelle. La voix est celle des lieux du secret :

*L'Extérieur – de l'Intérieur
Tire sa force –
(...)
L'Intérieur – Peint l'Extérieur –*

Pour constat, Melançon a réussi, et voilà le tour de force, à cerner cette lumière et ces lieux ; sa parfaite connaissance de l'œuvre et de la vie de Dickinson, mais également de la nature et de la culture propres à la Nouvelle-Angleterre du 19^e siècle, semble provenir d'une longue conversation avec la poète elle-même, comme si la plupart des lettres lui avaient été personnellement adressées ; discussion animée sur le néant de toutes choses et sur la lumière qui en découle pourtant. L'essayiste montre bien les paradoxes qui pourtant ne se contredisent en rien ; l'ironie grinçante et terrible dont rien, en ce monde comme dans l'autre, ne paraît être protégé, mais pourtant, le goût de l'abstraction et de la spéculation métaphysique, dans les formulations autant expérimentales que définitives que la poésie peut apporter. Paradoxe de la beauté même.

Sa vie durant, Dickinson aura été la poète des formes du mystère, celle-ci questionnant la mort, la nature, l'âme, Dieu, l'existence. Aucune contemplation par contre, non, aucun romantisme mais cette symbiose avec l'immatériel en une spirale sans fin : voici l'âme, le travail sur l'âme qui s'offre nu jusqu'au plus loin des yeux, jusqu'au plus noir des mains.

Appareil critique essentiel dans son étonnante capacité à se fondre au propos de l'œuvre, *La prison magique* séduit également par sa grande générosité intellectuelle. Le rapprochement incessant opéré par Melançon entre l'œuvre de l'auteure américaine et la musique, dont de grandes figures « mystiques » apparaissent ça et là au gré de la plupart des chapitres de l'ouvrage (Glenn Gould et Olivier Messiaen, entre autres), reste le lieu d'une pensée des plus éclairées sur celle pour qui l'extase fut, en tous sens, une manière de langage.

À noter que tous les extraits de l'œuvre d'Emily Dickinson cités au cours de l'ouvrage ont été traduits par Charlotte Melançon, admirablement certes, et que cette dernière prépare pour les Éditions du Noroît un recueil de traductions de la poète. À lire, donc.

DANIEL BOUGNOUX

La crise de la représentation

La Découverte, 2006, 183 p.

Voici un texte touffu, chevelu, l'auteur entendant faire le point sur la crise de la représentation, blessure de notre culture, défi. Nous ne renouons les fils de son analyse que vers la fin ; les mieux armés en médiologie verront clair plus vite ; nous serons tous assaillis de questions, tentés par des hypothèses confortantes, un goût d'intervenir que nous partageons avec les artisans de la crise.

Daniel Bougnoux fait, pour le fond, l'histoire de la photographie, des techniques audiovisuelles informatiques qui en procèdent et de la transformation qu'elles entraînent dans le traitement de l'information, de la présentation qu'elles substituent à la représentation. Ce livre est touchant aussi : la consignation irritée ou éplorée des «effondrements symboliques» (p.129), malgré que le texte appelle à la compréhension et jamais à la sensiblerie fusionnelle et captivante, secoue. On découvre qu'on tient comme à l'humanité de notre vie, et c'est la même chose, à la ligne sémiotique, la coupure entre les choses matérielles, environnementales, les émotions, les chocs, et les mots qui les disent, les construisent, les expliquent, les proposent en partage à la compréhension, la connaissance. Point de symbolique sans langage et inversement, point de distance, de scène, d'écran où reconstruire, dupliquer et distancier – la *différance* déridienne – l'objet qui nous happe, voire traumatise, sans symbolique. Notre prise de terre dans le langage se dérobe dès que le fond nous envahit, dès que la forme, texte, tableau, reportage, fictif ou pas, s'efface, dès que la pierre réelle prend la place de la violence qu'elle signifie. L'histoire est longue, nous dit Bougnoux de cette crise, et nous dirions permanentes les tensions avec des périodes de déchirements évidents, qui rebondit chaque fois qu'une nouveauté technique ou idéale – perspective, mobilité des images – transforme l'usage *bienséant* des signes usuels. La crise qui sévit, plus troublante d'être celle du symbolique même, se singularise par l'indexation de toute image, toute représentation, sur la valeur de pertinence placée en régie des informations montées pour un spectateur appartenant à une communauté ciblée ; elle a une histoire inscrite dans celle des idées du vrai et du beau. La phénoménologie, entre Husserl et

Merleau-Ponty, découvre la place décisive du corps et du tact dans la préconstruction du sens, antérieurement soumis à l'ouïe et à la vue accointés au logos de la pensée claire, parlante. L'esthétique, dès après Kant, n'attache plus le beau au vrai connaissable mais le confie à l'imaginaire et à l'interprétation. Avec la fin moderne des idéalismes et des transcendantalismes, il faudra trouver en soi le fond qui justifie une loi, un étalon de ce qui est montrable, différent du pensé clair.

Bougnoux ne fait pas de quartier, il ne donne pas cher de nos productions médiatiques grand public qui nous violentent ou nous bercent, dans une atmosphère de détente et de divertissement, sans égard pour notre besoin de compréhension et de fédération par un monde commun, pas cher de l'art qui suit la commande, ou la réclame, et fait peur, caresse, dégoûte, excite. Les œuvres incriminées, qu'il s'agisse du bulletin de nouvelles ou d'une installation, mobilisent la sensibilité loin de la pensée, la promotionnent en privilégiant le vécu, la présence, l'indice prélevé sur la réalité des choses, à la symbolisation sobre, *économique*, qui donne à réfléchir plutôt qu'à pâtir ou planer.

Les hommes, victimes comblées du faiblissement symbolique, Bougnoux les décrit avec les modèles de Michel Schneider, de Peter Sloterdijk, hommes *sphères*, et *bulles*, communautés d'*écumes*, narcissiques, foetaux...

On se fâche avec Bougnoux, on le juge ringard, d'une mauvaise foi qui dénie aux œuvres leur statut de geste social, prêcheur de logos. Et on a tort de ne pas reconnaître l'aisance des bien nantis du symbolique. Surtout quand on sait son projet de dénoncer dans nos démocraties en ligne l'absence de voix, de représentation des pauvres et des vivants mineurs, qu'on reconnaît notre besoin d'œuvres qui pointent un inconnu où nous rencontrer plutôt qu'un connu d'engluement, cadré spectaculairement, avec des effets de terreur sacrée jadis réservés au religieux. *La crise de la représentation* nous fait repasser par le situationnisme, les tendances actionnistes, prend, jette, met en procès, se désole et ne désespère pas de notre culture qui échange sa mémoire, son histoire, sa sérénité, ses civilités, ses récits, contre l'ici et maintenant. Bon gré mal gré, nous lui répondons. Oui la Shoah et l'inceste ont abrasé le symbolique, poussé la représentation vers la fourrière, oui l'ubiquité du Web nous fait vivre sur le satellite et rater la terre.

Je supposais avant cette lecture que notre engouement pour les sciences répondait par l'absurde à une quête d'un fonds pour le symbolique, que notre goût de la terre et les écosystèmes nous béquillait dans la dispersion. Mieux vaut lire Bougnoux. Les derniers chapitres gagnent en panache

et en clarté. L'auteur signale l'heureuse fin d'une tendance paranoïaque qui concluait à une conspiration des classes politiques bénéficiaires d'une passivité critique citoyenne, il reconnaît la provende de connaissance réunie par les artisans de l'information en presque direct malgré le brouillé des points de vue, des allégeances, les vertus de la télé-réalité qui propose à des adolescents des modèles socialement acceptables en situation de haine, de désir, de jalousie. On profitera d'un index et d'une bibliographie pertinente présentée en bas de pages, on s'initiera à la médiologie et à la sémiotique indicielle.

De quelle crise parlions-nous ? De cet état de notre culture dont les ressortissants, lassés de la compréhension et de la symbolisation, avec un tiers actant, distanciatrices, épistémiques, réclament, à moins qu'ils ne soient formatés par les médias pour s'y complaire, plutôt qu'une matière à réflexion, des émotions, des atmosphères divertissantes, des environnements berceurs.

Diane-Ischa Ross